

Heures anglaises

HENRY JAMES

Heures anglaises

*traduit de l'anglais, annoté et préfacé
par Jean Pavans*

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-109434-3

© Éditions du Seuil, octobre 2012,
pour la traduction française

© Le Bruit du Temps, 2009,
pour la traduction de «Browning à l'abbaye de Westminster»

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Les marges d'un abîme

par Jean Pavans

«Nul doute que j'avais une prescience mystique du goût que j'éprouverais un jour pour la ténébreuse Babylone moderne.»

Henry James, «Londres», 1888

Il y a comme un abîme au cœur des *Heures anglaises*. Cet abîme tient au fait que Henry James se soit voulu, ou plutôt ait eu l'air de se vouloir, anglais, et que, malgré son installation à Londres dès 1876, et en dépit même de sa naturalisation, obtenue en pleine guerre, le 28 juillet 1915, sept mois jour pour jour avant sa mort, il ne l'ait jamais *vraiment* été ; ou du moins n'a-t-il jamais été considéré comme tel par ceux dont il se voulait, ou avait l'air de se vouloir, compatriote. Or c'est dans son air de vouloir passer pour tel que se situe le gouffre séparant l'« *extrême admiration* » et la « *sorte de mépris* » indissociées, qu'il a pu simultanément inspirer à un lecteur anglais.

Ce lecteur auquel je songe est plus précisément une lectrice, c'est Virginia Woolf, à qui j'emprunte ces deux formules contrastées, extraites d'un article du *Times Literary*

Supplement du 26 décembre 1918, où, avec de feintes précautions conçues pour aiguïser le tranchant d'un jugement, qui, cité ainsi hors contexte¹, peut paraître à l'emporte-pièce, tout en établissant un critère, venant du génie critique particulier d'une autochtone née une quarantaine d'années après lui et dotée donc de l'avantage d'un regard rétrospectif sur son œuvre, elle déclarait :

« Si vous vous réveillez en pleine nuit sur le point de dire : “Henry James est vulgaire – Henry James est snob”, vous étouffez vos paroles de crainte que l’obscurité ne les entende. À la lumière du jour, le plus que vous puissiez vous laisser aller à murmurer est que Henry James est américain. Il avait un amour américain pour les vieux meubles. Que cette caractéristique puisse par moments paraître capable d’effets dévastateurs est une de ces énigmes qui détruisent si souvent la paix d’esprit des jamesiens superficiels. Ses personnages, se disent-ils, sont quelque peu gâtés par leur détermination à ne pas être vulgaires ; ils sont, comme les exilés ont tendance à l’être, légèrement parasites ; ils ont un énorme appétit pour les thés d’après-midi ; leur attitude non seulement envers le mobilier, mais envers la vie, est plus celle du collectionneur amateur que du propriétaire sûr de lui. »

Henry James lui-même sans doute n'aurait pas eu grand-peine à admettre que les *Heures anglaises* sont le recueil d'un « collectionneur amateur », et même il aurait poussé l'humour jusqu'à les désigner, par référence à Shakespeare, comme le florilège d'un « pèlerin passionné ». Cet humour,

1. Le contexte est : Virginia Woolf (1882-1941), *Entre les livres, essais sur les littératures russe et anglo-américaine*, trad. Jean Pavans, la Différence, 1990.

il l'a d'ailleurs montré, dès la première nouvelle que lui a inspirée sa découverte de l'Angleterre, *A Passionate Pilgrim* (1871), où il brocarde l'exaltation d'un Américain qui se croit la réincarnation d'un noble ancêtre anglais, s' imagine avoir vécu à Oxford par le passé, et meurt enfin avec ses rêves que Woolf dirait « légèrement parasites ».

« *Books of Hours* », « livres d'heures », désigne, on le sait, des manuels de dévotion privée de la fin du Moyen Âge, ornés d'enluminures, et la première édition des *English Hours*, parue en octobre 1905, comportait quatre-vingt-douze gravures monochromes de Joseph Pennell, qui n'avaient certes pas une splendeur médiévale, et que nous ne reproduisons pas dans la présente édition, mais enfin qui étaient comme une justification du titre référentiel. Le deuxième « livre d'heures » élaboré par Henry James, également à partir d'articles datant de toutes les périodes de sa carrière de « pèlerin passionné », *Italian Hours*¹, est paru quatre ans plus tard, sans illustrations, et pourtant il est plus fidèle à sa référence religieuse, tant la dévotion à la « bienheureuse Péninsule » y est plus ample et plus ardente, plus intime et plus constante.

La comparaison est sans doute la plus frappante entre les parties conclusives des deux ouvrages, qui tous deux s'achèvent sur une évocation de jeunes hommes du pays. L'humeur est brève et burlesque pour l'Angleterre, dans le chapitre sur « Le vieux Suffolk », avec sa vignette finale montrant des marins dotés de « toutes sortes d'amabilités éduquées et toutes espèces de séductions dans les attitudes. Suprême parmi ces dernières, en vérité, est leur grande aptitude à tisser les filets. Elle diffère d'homme à homme, mais çà et là elle étincelle comme un rubis taillé ! ». Mais l'évocation

1. *Heures italiennes*, la Différence, 1985, rééd. coll. « Mimos », 2006.

est lyrique, troublante et troublée, dans « L'après-midi du saint et autres », description émerveillée d'un trajet en automobile de Naples vers Rome, où surgit à un tournant de la route une « *image d'une de ces figures humaines sur lesquelles notre idée du romantisme se projette si souvent en Italie comme le génie de la scène personnifié [...], un jeune et robuste garde-chasse, ou peut-être un jeune fermier aisé, lequel, bien équipé et éclatant de vigueur, avait ôté son fusil de l'épaule et, s'appuyant près d'une haie, exista pour nous seuls, dans le rare bonheur de toute son apparence. [...] Il ponctuait ainsi la leçon, ajoutant le suprême accent juste ou l'exquise tournure finale à l'immense et magnifique phrase* ». La « scène » de la côte napolitaine, il est vrai, est « *tout lustre et azur* », avec « *d'extraordinaires visions de ciel irisé et d'horizons perlés* » – tandis que la scène des plages du Suffolk « *n'est rachetée de la pure laideur que par la tristesse* » ; ce qui fait toutefois qu'« *une part du charme de s'y exposer tient à ce qu'elle n'exige en retour aucun dithyrambe* ».

En réalité, ce terme de « scène », employé dans la notation de l'instant au cours de l'évocation italienne comme anglaise, pourrait *globalement*, c'est-à-dire s'il s'agit d'un titre d'ensemble, être opposé à la célébration rétrospective que laisse entendre le terme d'« heures ». Car, que s'est-il passé peu avant la conception des *English Hours*, comme des *Italian Hours* ? En 1904, Henry James retourne en Amérique pour la première fois après plus de vingt ans d'« absentéisme ». La révélation est considérable. À New York, les premiers gratte-ciel surgissent, le xx^e siècle explose. De colossales fortunes industrielles et financières se sont constituées. Une soif de domination s'étend dans tous les domaines. Les millionnaires écument les trésors artistiques du Vieux Monde. Les collections ainsi entassées rivalisent avec les plus splendides

d'Europe. À Newport, villégiature de la société de bon ton, devenue tapageuse, les anciennes, dignes, sévères et discrètes *mansions* de bois sont supplantées par des palais de marbre, imités des grands modèles anglais, italiens et français. Durant plusieurs mois, explorant avec effroi et fascination le nouveau pandémonium, James regarde tout, assimile tout. Il en résulte un témoignage majeur, et prémonitoire, recueil d'articles écrits sur le vif, mais paru trois ans plus tard, entre les *Heures anglaises*, donc, et les *Heures italiennes* : *The American Scene*¹.

Une question alors se présente à lui, qui va le hanter jusqu'à la fin : « Que serais-je devenu si, durant tout ce temps, j'étais resté en Amérique ? » Cette question angoissante, car sans possibilité de réponse assurée, cherche un apaisement relatif dans une question consécutive et récapitulative : « Qu'est-ce que l'Europe, durant tout ce temps, m'a donné ? Autrement dit : qu'est-ce que moi, durant tout ce temps, à partir de l'Europe, j'ai donné ? » Sa réponse, il la conçoit donc en rassemblant ses articles sur les pays, Angleterre et Italie, qu'il a, pour des raisons opposées et complémentaires, le plus aimés, et en élaborant, entre 1907 et 1909, la « *New York Edition* » de ses œuvres « complètes », comportant en fait la moitié de ses romans et nouvelles, et dont l'échec public (ventes minimales, silence critique) le plonge durant deux ans dans une profonde dépression.

Ce rappel d'une issue dépressive nous ramène en quelque sorte au mot d'« abîme » par quoi j'ai commencé. Sur les seize articles qui composent les *Heures anglaises*, douze datent des années 1870, époque de découverte pour ainsi dire tourmentée, où quelques exaltations (fortement teintées, il est

1. *La Scène américaine*, la Différence, 1993, rééd. coll. « Minos », 2008.

vrai, de distance et d'ironie) devant le pittoresque, et certaines considérations sur les caractéristiques supérieures de la « race » anglo-saxonne – dont, à des variantes près, feraient partie les Américains (ces textes sont destinés à des magazines de la côte Est) – justifieraient suffisamment les protestations de Virginia Woolf ; les deux derniers chapitres du recueil se situent sur l'autre bord de l'abîme des années 1880 et 1890, une période londonienne traîtresse pour ses ambitions de gloire, et de revenus, littéraires – ambitions indubitablement effondrées, peut-on dire, le 5 janvier 1895 au soir, lors de la première de sa pièce *Guy Domville*, quand, venant saluer sur scène, il essuie une bordée de huées et de sifflets du poulailler (« *rugissements de bêtes dans quelque infernal zoo* »), contre laquelle tentent de lutter les applaudissements du public élégant. Un mois plus tard, jour pour jour, *Guy Domville* est retiré de l'affiche, pour être remplacé par *L'Importance d'être constant*, du « triomphant » Oscar Wilde, dont les représentations sont à leur tour interrompues, en avril suivant, en raison du scandale du procès de leur auteur, aboutissant, le 25 mai, à sa condamnation à deux ans de travaux forcés, « *gouffre d'obscénité sur lequel se penche et jubile le public carnassier* » (qui est cette fois-ci le public élégant) – déclare James dans une lettre du 8 avril à Edmund Gosse.

L'exaltation dialectique devant le pittoresque (charme prenant et incontestable laideur), l'ironie distancée devant les mœurs (écumes de distinction sur un océan de grossièreté), les esquives ludiques devant les réalités sexuelles (puissantes évidences à la mesure de la puissance des dénis), ne sont plus de mise : le jeu se déroule parmi des fauves mal apprivoisés, et le péril risque d'être mortel. Il renonce au théâtre, quitte Londres, s'installe dans le Sussex, d'abord à Playden, puis

à Rye, où il loue Lamb House, pour finalement, en 1899, l'acheter – cela, en somme, afin de s'isoler, s'enfermer, en tête à tête quotidien exclusif avec son œuvre, désormais dictée et tapée sur une Remington. Et ainsi, dans les *Heures anglaises*, le texte sûrement le plus synthétique, et le plus symptomatique, est le plus tardif, c'est « Winchelsea, Rye, et Denis Duval », datant de 1901, donc des premiers temps extraordinairement féconds dans l'isolement de Lamb House. *Denis Duval* est un roman posthume inachevé de Thackeray, paru en 1864, un an après sa disparition. Le héros éponyme, retiré à Winchelsea, ville voisine de Rye, y récapitule sa vie, ou du moins se lance à la poursuite de la récapitulation de sa vie, sans qu'elle aboutisse, puisque la mort de l'auteur l'a interrompue. James, alors, y trouve le prétexte de se livrer à deux exercices d'introspection indirecte.

Le premier exercice, c'est (du moins le soupçonnons-nous) d'analyser le roman interrompu de Thackeray à travers le filtre de celui qu'il est lui-même en train d'écrire à ce moment-là, dans lequel il a le sentiment de s'égarer, et qu'il va cependant s'obstiner à terminer : *The Sacred Fount*¹. Car c'est bien au caractère longtemps insaisissable, pour des générations d'exégètes, de ce qu'il a appelé une « *plaisanterie cohérente* », qu'il semble faire une allusion détournée lorsqu'il écrit : « *La rédaction d'un roman présente sans doute une très forte analogie avec une chevauchée à travers la campagne ; le romancier compétent – c'est-à-dire le romancier réellement en selle – traque son sujet, malgré les haies et les fossés, aussi ardemment que le vif chasseur de renard traque le gibier qu'il a levé pour la journée avec sa meute. Le renard est l'idée du romancier, et quand il galope correctement, il*

1. *La Source sacrée*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2005.

galope, au mépris du danger, dans toute direction que prend l'animal. En posant Denis Duval, cependant, nous sentons non seulement que nous nous sommes fort éloigné de la piste, mais que nous ne nous y sommes jamais vraiment trouvé, en suivant l'auteur. Le renard s'est échappé. Car cela ne nous mènera guère plus loin, sûrement, si nous déclarons – quitte à être peut-être contredit – que le sujet de l'auteur ne devait être ni plus ni moins que les aventures de son héros ; étant donné que, de quelque manière qu'on considère la chose, ces "aventures" n'auraient pu au mieux que constituer la forme de son sujet. C'est un affront à la mémoire d'un grand écrivain que de prétendre qu'elles étaient prévues pour être arbitraires et décousues, et qu'il n'avait rien en tête pour les guider. Le livre, manifestement, était censé les "raconter", comme on dit aux enfants. Mais elles, qu'étaient-elles censées raconter ? Thackeray a emporté ce mystère dans sa tombe. » Même emporté dans la tombe de Henry James, le mystère de « ce que raconte » *La Source sacrée* a été, soit dit en passant, victorieusement exhumé en 1995, par Adeline R. Tintner¹.

Le deuxième exercice, c'est de broser un scrupuleux, et presque besogneux, historique des siècles violents qui ont donné leur visage aux villes côtières où il a, lui, Henry James, échoué, ayant pour cela été porté, au-delà de l'abîme et du gouffre, par les vagues tumultueuses de son échec londonien. Et dès lors, il n'est plus question de « race » anglo-saxonne à laquelle il appartiendrait comme Américain fugitif, immigré ou échoué. Rye, et Winchelsea, devant quoi la mer s'est retirée une fois leur figure acquise et leur rôle accompli, ont

1. Dans son article « A Gay Reading of *The Sacred Fount* », repris dans *The Twentieth-Century World of Henry James*, Louisiana State University Press, 2000.

été les refuges d'un autre type d'immigrés, des huguenots français, aïeux de Denis Duval, ayant fui les persécutions consécutives à la révocation de l'édit de Nantes, et étant tous plus ou moins devenus des contrebandiers. « *En relisant Thackeray pour m'éclairer sur Winchelsea, je me suis tout d'un coup rendu compte que Winchelsea – que d'une certaine manière je connaissais déjà – ne faisait que m'éclairer sur Thackeray* », écrit-il en amorce de sa double introspection. C'est dire qu'un basculement s'est opéré en passant de l'autre côté de l'abîme. Désormais, la réalité anglaise éclaire les livres, tandis que, du premier côté de l'abîme, dans l'approche « touristique », c'étaient les livres anglais absorbés dans l'enfance et dans l'adolescence qui éclairaient la réalité anglaise, qui la créaient même, cette réalité. « Le vieux Suffolk » produirait-il une impression autre que celle de sa banalité, voire de sa laideur, s'il ne ravivait pas des souvenirs de lectures enfantines de Dickens, et de *David Copperfield*? Et, dans le Sussex, les noms des villages traversés à bicyclette, « *Brookland, Old Romney, Ivychurch, Dymchurch, Lydd – ils ont vraiment les plus jolis des noms* », les nimrent d'un prestige que leur aspect seul ne suffirait pas à garantir. C'est ici l'occasion de faire remarquer que, tout à l'inverse, le nom même de Henry James est d'une grande banalité, alors qu'il est pour nous comme irradié de l'éclat de son œuvre. Marcel Proust également a rêvé sur les plus jolis des noms français, et l'ampleur de son rêve linguistique, étymologique ou héraldique a magnifié son propre nom, pourtant tout aussi banal, et même franchement laid.

L'Angleterre est le berceau de la langue anglaise, et sa capitale, dans les années victoriennes, se trouve être le rassemblement humain le plus nombreux, le plus dense et le plus divers du globe. Par conséquent : « *Pour un homme*

de lettres qui s'efforce de pratiquer, même modestement, l'instrument de Shakespeare et de Milton, de Hawthorne et d'Emerson, qui chérit l'idée de ce qui en est sorti et qui peut même encore en sortir; Londres doit toujours avoir une grande valeur illustrative et évocatrice, et en fait une sorte de sainteté. » Pays de la langue, donc, mais non pas exactement de la littérature, sans doute. Celui-ci, le pays de la littérature, se trouvait au-delà de l'horizon de Rye et du Sussex.

Henry James n'a pas élaboré de *French Hours* : nulles *Heures françaises*, donc. Et pourtant, c'est le titre qu'on pourrait donner à un recueil, non pas de ses impressions de voyage en France, mais de ses si nombreux essais critiques, fruits d'un intérêt constant et inlassable, sur la littérature française, sur Balzac, sur Flaubert, sur George Sand, sur tous les écrivains français, ses contemporains, par rapport aux ouvrages de qui il s'est posé au moins aussi puissamment qu'en face des paysages et des usages d'Angleterre ou d'Italie¹. C'est la gloire officielle que la France accorde couramment à ses « hommes de lettres » qu'il désespérait d'obtenir en Angleterre. Le chapitre « Browning à l'abbaye de Westminster » semble, « par personne interposée », le revendiquer. Car, même si la gloire littéraire y est moins vénérée dans la vie sociale courante, l'Angleterre a quand même son Panthéon littéraire, dans le « Coin des poètes » de Westminster.

1. *La Situation littéraire actuelle en France*, Éditions du Seuil, coll. « Le Don des Langues », 2010.

Henry James

Heures anglaises

Londres

I

Il y a un certain soir que je compte comme pratiquement une première impression : la fin d'un dimanche humide et noir, il y a vingt ans, autour du 1^{er} mars. Il y avait eu une vision précédente, mais elle était devenue grise, comme une encre fanée, et l'occasion dont je parle fut un nouveau début. Nul doute que j'avais une prescience mystique du goût que j'éprouverais un jour pour la ténébreuse Babylone moderne ; car il est certain que, regardant en arrière, je revois toutes les petites circonstances de ces heures d'approche et d'arrivée aussi vivement que si avait soufflé sur elles la solennité d'une ère qui s'ouvrait. Le sentiment d'approche était déjà presque intolérablement fort à Liverpool, où, telle que je m'en souviens, la perception du caractère anglais de tout était aiguë comme une surprise, même si ce ne pouvait être qu'une surprise sans choc. C'était une attente délicieusement satisfaite, surabondamment confirmée. Il y avait certes une sorte d'étonnement dans le fait que l'Angleterre eût, pour mon plaisir, pris la peine d'être à ce point anglaise ; mais l'étonnement eût été plus grand, et tout le plaisir eût été absent, si la sensation n'avait pas été violente. Elle semble de nouveau

s'asseoir comme une apparition, dans cette façon dont elle s'assit en face de moi, à ma table de petit déjeuner, dans une embrasure de fenêtre du vieux *coffee-room* de l'hôtel Adelphi – l'Adelphi alors non agrandi, non rénové, impudemment provincial. Liverpool n'est pas une cité romantique, mais ce samedi enfumé me revient comme une réussite suprême, dans la mesure où s'y attachait la sorte d'émotion que nous espérons principalement éprouver en partant pour les pays lointains.

Elle revêtit ce caractère aux premières heures – ou même, en fait, vingt-quatre heures plus tôt – dès le moment où, sur l'océan hivernal, on observait la nouveauté étrange, sombre et solitaire, de la côte d'Irlande, et mieux encore, avant que nous n'abordions la ville, les vapeurs noirs glissant sur la Mersey jaune, sous un ciel si bas qu'il semblait toucher leurs cheminées, et dans l'atmosphère la plus venteuse et la plus chargée. Le printemps était déjà dans l'air, en ville ; il n'y avait pas de pluie, mais il y avait encore moins de soleil – on se demandait ce qu'était devenue, dans cette région du monde, la grande éclaboussure des cieux ; et cette douceur grise, s'estompant dans du noir au moindre prétexte, paraissait en soi une promesse. Ce fut ainsi qu'elle se présenta à moi, entre la fenêtre et le feu, dans le *coffee-room* de l'hôtel – au petit déjeuner, tard dans la matinée, car nous avions été longs à débarquer. Les autres passagers s'étaient dispersés, prenant sciemment des trains pour Londres (nous n'avions été qu'une poignée) ; j'avais les lieux pour moi seul, et j'avais un sentiment d'exclusivité sur les impressions recueillies. Je les prolongeai, je m'y livrai, et je peux parfaitement les retrouver à présent, avec le goût même du *muffin* national, le craquement des chaussures du serveur, durant ses allées et venues (pouvait-il y avoir quelque chose d'aussi anglais

que son dos intensément professionnel ? Il révélait un pays de traditions), et le bruissement du journal que j'étais trop excité pour parvenir à lire.

Je continuai de m'y livrer durant le reste de la journée ; il ne me semblait pas encore bien indiqué de m'enquérir des moyens de m'en aller. Ma curiosité, en fait, dut s'amoindrir, car je me trouvai le lendemain dans le plus lent des trains du dimanche, brinquebalant vers Londres avec des interruptions qui auraient pu être fastidieuses, sans la conversation d'un vieux monsieur qui, partageant mon compartiment, remarqua mon caractère d'étranger en même temps que ma relative jeunesse. Il m'instruisit sur les vues de Londres et m'affirma que rien n'était plus digne de mon attention que la grande cathédrale de Saint-Paul. « Avez-vous vu Saint-Pierre, à Rome ? Saint-Pierre est plus richement décorée, vous savez ; mais vous pouvez être sûr que Saint-Paul est le meilleur bâtiment des deux. » L'impression dont j'ai parlé au début fut, strictement, celle du trajet en voiture depuis la gare d'Euston, après le crépuscule, jusqu'à l'hôtel Morley's de Trafalgar Square. Ce n'était pas charmant – c'était en fait assez horrible ; mais en refaisant ce long trajet sombre et tortueux, dans la charrette à laquelle mes bagages m'avaient contraint de me confier, je reconnais le premier pas d'une initiation dont les étapes consécutives devaient abonder en choses agréables. C'est une sorte d'humiliation, dans une grande ville, de ne pas savoir où l'on va, et l'hôtel Morley's n'était alors, dans mon imagination, qu'une vague point rougeoyant dans l'immensité générale. Cette immensité était la grande réalité, et tel était le charme ; ces lieues de toitures et de viaducs, cette complication de croisements et de signaux à travers lesquels le train cheminait vers la gare, m'avaient déjà donné l'échelle. Le temps était devenu pluvieux, et nous pénétrions de plus en

plus profondément dans la soirée dominicale. Les moutons dans les prés, sur le trajet de Liverpool, avaient montré par leur maintien une certaine conscience de ce jour du calendrier ; mais le parcours décisif de mon véhicule fut une introduction aux rigidités de la coutume. Les maisons basses et noires étaient aussi inanimées, comme autant de rangées de seaux à charbon, excepté qu'à de fréquents carrefours jaillissait d'un *gin-shop* un flamboiement de lumière plus brutal encore que les ténèbres. La coutume du gin également était rigide, et, dans cette première impression, les pubs comptèrent pour beaucoup.

L'hôtel Morley's s'avéra en effet un point rougeoyant ; brillant, dans ma mémoire, est le feu du *coffee-room*, avec son acajou hospitalier, donnant le sentiment que, dans la ville fabuleuse, là se trouvaient, du moins pour l'heure, un abri et un point de vue. Mon souvenir du reste de la soirée – j'étais probablement très fatigué – est essentiellement celui d'un vaste lit à baldaquin. Ma petite chandelle de chevet, fixée dans son profond bougeoir, projetait de ce monument une ombre énorme, me faisant ainsi penser, je ne savais guère pourquoi, aux *Légendes d'Ingoldsby*¹. Si, le lendemain, je me trouvai en chemin pour Saint-Paul assez tôt le matin, ce ne fut pas uniquement pour obéir au vieux monsieur du wagon : j'avais une course à faire dans la City, et la City était sans doute prodigieuse. Mais ce dont je me souviens surtout, c'est mon impression romantique en passant sous l'arche du Temple Bar, et la façon dont deux phrases de *Henry Esmond*² résonnèrent dans ma tête à l'approche du

1. Recueil de contes fantastiques, paru en 1837, attribué à Thomas Ingoldsby, nom de plume de Richard Harris Barham (1788-1845).

2. *The History of Henry Esmond* (1852), roman de William Makepeace Thackeray (1811-1863).

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 103513 ()
Imprimé en France